

---

M A N U S C R I T

---

***LE PLUS BEAU CORPS QU'ON N'AURA  
JAMAIS TROUVÉ EN CES LIEUX***

de Josep Maria Miró

traduit du catalan par Laurent Gallardo

cote : CAT24N1362

année d'écriture de la pièce : 2021  
année de traduction de la pièce : 2023



*À Federico Metral.  
Je voulais trouver les plus belles paroles pour toi.  
J'abandonne.  
Merci pour tout.  
Merci d'être mon ami.  
Je t'aime.*

*Marie se tenait près du sépulcre, en dehors, versant des larmes ; et, en pleurant, elle se pencha vers le sépulcre ; et elle vit deux anges vêtus de blanc, assis à la place où avait été mis le corps de Jésus, l'un à la tête, l'autre aux pieds. Et ceux-ci lui dirent : « Femme, pourquoi pleurez-vous ? » Elle leur dit : « Parce qu'ils ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis ». Ayant dit ces mots, elle se retourna et vit Jésus debout ; et elle ne savait pas que c'était Jésus. Jésus lui dit : « Femme, pourquoi pleurez-vous ? Qui cherchez-vous ? » Elle, pensant que c'était le jardinier, lui dit : « Seigneur, si c'est vous qui l'avez emporté, dites-moi où vous l'avez mis, et j'irai le prendre ». Jésus lui dit : « Marie ! » Elle se retourna et lui dit en hébreu : « Rabboni ! » c'est-à-dire « Maître ! » Jésus lui dit : « Ne me touchez point, car je ne suis pas encore remonté vers mon Père. Mais allez à mes frères, et dites-leur : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu, et votre Dieu. » Marie-Madeleine alla annoncer aux disciples qu'elle avait vu le Seigneur, et qu'il lui avait dit ces choses.*

Saint-Jean 20, 11-18

*Texte pour un.e seul.e interprète (peu important le genre, l'âge et le physique) :*

ALBERT : le garçon

LLUÍS : on l'appelle Tom Selleck

L'HOMME : le paysan avec son tracteur et sa remorque

ANTÓNIA : la mère

JÚLIA : la proviseure du lycée

RICARD : le propriétaire de la scierie

ELISEU : avant *Pink*, maintenant *Blue*

« / » indique que la réplique qui suit interrompt immédiatement celle qui est en cours.

« \* » indique un changement d'espace ou de temps. L'œuvre progresse sans qu'aucun noir ne l'interrompe.

## {ALBERT}

Jusqu'à aujourd'hui — et peut-être même pour toujours —, on n'aura pas trouvé plus beau corps que le mien en ces lieux. Je porte un maillot de bain rouge avec deux lignes blanches sur les côtés et des baskets beiges usées. Elles étaient peut-être blanches. Je ne sais pas. Je ne m'en souviens plus. Pourquoi devrais-je m'en souvenir ? De toute façon, elles ne m'appartiennent pas. Moi, j'aimerais porter des sandales en plastique, celles que l'on met pour aller chercher des crabes dans la rivière. Je ne sais pas non plus pourquoi je dis ça. Enfin, si, je le sais. Mon plus beau souvenir, c'est en été, à l'âge de six ans. Je marchais sur les galets, on était allés se baigner à la rivière. Mon père, ma mère et moi. On avait pris notre Talbot marron. Beaucoup croyaient que c'était une Chrysler 150 mais ce n'en était pas une. Nous, on avait une Talbot. Ma mère aimait dire que c'était une voiture chic et raconter à tout le monde combien on l'avait payée. Elle faisait la même chose avec un tas de vieux trucs qui ne valaient plus rien et auxquels elle continuait pourtant d'accorder de la valeur : le Yashica que mon père s'était acheté quand il faisait son service militaire et dont l'obturateur avait cessé de fonctionner ou une encyclopédie *Larousse* dont la couverture était écornée et certaines pages se détachaient. Au village, les gens devaient croire qu'on était des Arabes. Ou des pauvres. Au village, tout le monde avait une voiture neuve. C'est encore comme ça aujourd'hui. Des grosses caisses. Seuls les Arabes avaient des vieilles bagnoles déglinguées. Certaines étaient même moins pourries que la nôtre. Ma mère passait son temps à dire qu'il y avait trop Arabes et d'étrangers dans le village. Pourtant, elle n'avait pas honte qu'on leur ressemble. *(Pause.)* C'était un jour heureux. Le dernier dont je me souviens avec mon père. Je jouais dans les gorges de la rivière. Lui me surveillait. Je ne sais pas où se trouvait ma mère. Elle était peut-être allée dans la voiture chercher quelque chose ou cueillir des fleurs. À cette époque, c'était encore une femme joyeuse. J'ai crié comme un fou quand un poisson s'est faufilé en entre mes chevilles en me chatouillant. Mon père riait. Le soleil m'éblouissait, j'apercevais sa silhouette à contre-jour. « Tu es ce qu'il y a de plus beau au monde, viens dans mes bras ». J'ai couru vers lui. Il m'a serré très fort, avec une ardeur menaçante et douloureuse, en fredonnant une chanson. « Pourquoi tu pleures, papa ? ». « Je ne pleure pas. Je suis heureux. Je suis si heureux que j'aimerais figer cet instant

pour toujours ». *(Pause.)* Ce n'était pas du bonheur. Il pleurait. Moi, au contraire, je m'en souviens comme l'un des moments les plus heureux de ma vie. Peut-être même le plus heureux. Après ça, ma mère est revenue et a tout gâché. Elle ne le faisait pas exprès, mais elle gâchait toujours tout. Je suis sûr que mon père devait être un homme heureux avant de la rencontrer et qu'elle tombe enceinte de moi. *(Pause.)* Maintenant, mon corps gît dans les fourrages. J'entends un tracteur au loin, qui avance lentement vers moi. Il doit tirer une remorque pour charger les foins. Ce n'est qu'une supposition. Je perçois seulement le bruit du moteur. Et aussi l'odeur des foins coupés. Le mois prochain, ce sera la plus belle époque de l'année, les champs commenceront à doré. Viendra le temps de la paumelle, de l'orge, du blé, et un peu plus tard, celui de l'avoine. J'entends... quelqu'un s'approcher... Il est tout près. Il court. Il court vite. On dirait que deux personnes viennent en courant. Non, pas deux. Une seule. On dirait qu'il s'essouffle. *(Pause.)* Oui, il s'essouffle. Il ralentit. Il s'arrête. Il est là. Il a dû me voir à terre. Si seulement je pouvais tourner la tête. Mon bras est allongé. Si l'autre est pareil, je dois ressembler à un crucifié sur le sol. La position de ma tête me permet de voir mon bras, ma main droite. Et à mon index, ma bague. Trop tape-à-l'œil, selon ma mère. C'est un cadeau. Je n'ai jamais dit à personne qui me l'a offerte. Quatre lettres sont inscrites à l'intérieur : A.R.J.A. Le cadeau, c'était la bague mais l'inscription, c'est moi qui l'ai fait faire. Je me suis rendu chez un bijoutier. Pas ici, dans un autre village. J'y suis allé exprès, en moto, pour qu'on y inscrive ces quatre lettres : A.R.J.A. J'essaie de bouger les doigts. Je ne peux pas. Il s'approche de mon visage. Son haleine sent la charogne. Je ne l'avais jamais vu de si près. C'est Sam. Ces yeux n'ont pas la même couleur. Ça non plus, je ne l'avais jamais vu avant. Ni ses grosses dents. Maintenant, il recule. Et il revient vers moi. Il me touche. Il me sent. Il me lèche le bas-ventre, entre le nombril et l'élastique du maillot de bain, où quelques poils ébouriffés s'entremêlent. Il essaie de bouger mon corps. Il tire sur mon maillot de bain. L'élastique se casse. *(Pause.)* Il a reculé. Il a peut-être eu peur. Qu'est-ce qui se passe ? *(Pause.)* S'il est là, Lluís ne doit pas être très loin. *(Pause.)* Lluís... Allez, appelle-le ! Dis-lui de venir ! *(Pause.)* Non, je ne l'entends pas. Il ne l'appelle pas. *(Pause.)* Allez... va-t'en ! Fous le camp ! Va voir ailleurs ! Ce corps est trop bien pour toi. Pour les gens de ce village. Il a trouvé quelque chose par terre. Maintenant, il s'amuse. Je ne sais pas avec quoi. Je ne peux pas le voir. J'entends un sifflement. C'est Lluís. Personne dans ce village ne siffle aussi bien que Lluís. J'espère que c'est lui qui va venir et me trouver. Qu'il aura la chemise ouverte ou qu'il sera torse nu. Lluís est recouvert de poils. J'espère qu'il me portera jusqu'au centre du village, qu'il me déposera sur la nouvelle place et qu'en passant les gens se mettront au balcon, qu'ils sortiront de chez eux quand ils le verront passer avec mon corps dans ses bras. Ma mère l'a toujours appelé Tom Selleck. Lluís doit aimer

ça parce que, quand elle le fait, il sourit, sa moustache s'étend jusqu'aux oreilles, ses sourcils montent et descendent trois ou quatre fois et ma mère éclate de rire. Ma mère n'arrête pas de parler... des artistes, des gens célèbres. Elle les appelle par leur prénom, comme si elle les connaissait. C'est ridicule. Ça me fout la honte. Elle dit des choses qui n'ont aucun sens. Elle parle sans arrêt parce qu'elle a peur du silence. Lluís s'approche de moi et je l'entends remuer quelque chose. Je sens l'ombre de son corps sur le mien, le battement de son cœur, sa respiration qui s'entrecoupe. Il pleure comme je n'aurais jamais imaginé qu'un homme comme lui pourrait pleurer. Il sanglote. Il a presque la nausée. « Sam, laisse ça ! » Quelque chose tombe de sa gueule. Ses dents sont ensanglantées. Putain de clébard... Il a dû me mordre. Lluís passe ses mains sur son visage comme s'il voulait effacer l'effroi et les pleurs — pour que personne ne les voie — et il se met à crier.

— À l'aide ! À l'aide ! À l'aide !

On n'entend plus le bruit du tracteur.

Quelqu'un s'approche en courant. Je connais cette voix... Au village, on se connaît tous. Mais impossible de l'identifier. Qui es-tu ?

— Qu'est-ce qui se passe ?

— C'est Albert. Le fils de Ramis.

— Comment ça ?

— Sam ne venait pas. Je me suis approché et/

— Putain ! Putain de merde !... Mais qu'est-ce que/

— Quel malheur...

— Mais c'est Albert de chez les Ramis.

— Je te l'ai dit. C'est lui.

— Ils n'ont vraiment pas de chance dans cette famille.

— Sam était là. Je l'appelais et il ne venait pas. C'est pour ça que je me suis approché/

— Mais qu'est-ce qu'on lui a fait ?

— Pauvre gamin...

— Tu l'as touché ?

— Bien sûr que non. Tu crois que je suis débile ou quoi ?

— Ne le touche pas. Il ne faut pas le toucher. T'es sûr ?

— Sûr de quoi ?